

Le concept de « Manières » dans l'œuvre de Montesquieu

Découverte d'un nouveau concept¹

Montesquieu propose un nouveau concept culturel. Il s'agit d'un **style de relations humaines, d'une modalité d'interaction avec autrui**: le Français ne se conduit pas comme l'Anglais.

Ce concept a été découvert et théorisé que récemment. Si *l'Esprit des Lois* a été discuté en profondeur depuis sa parution en 1748, et donc depuis plus de deux siècles, la reconnaissance du concept de manières remonte à la fin du siècle dernier. Il a fait l'objet d'un article remarqué de J. Pocock (1998 [1985]), avant que Céline Spector (1998) ne le reprenne dans une analyse plus approfondie.

Les Français et les Anglais

Ce concept révèle la finesse et la qualité des observations de Montesquieu² sur les comportements des Français et des Anglais, et surtout le lien qu'il établit entre ces comportements et la structure politique. Il a permis de jeter un regard neuf sur la monarchie modérée: la liberté des Modernes n'est pas seulement un concept politique; elle est aussi un style de relations humaines, ce que Binoche (1995) appelle les « **rites d'interaction** », ou encore, suivant Montesquieu, la « **conduite extérieure** » (EL, XIX, 16).

Il y a un réel contraste entre les deux pays. S'il fallait faire ressortir le trait dominant que retient Montesquieu, et qui résume un peu tous les autres, c'est celui de **politesse**, ou de **galanterie**.

Venons-en au tableau comparatif. En France, les manières sont « polies » et « galantes ». En Angleterre, les relations manquent de politesse. « Notre liaison avec les femmes est fondée sur le bonheur attaché au plaisir des sens, sur le charme d'aimer et d'être aimé, et encore sur le désir de leur plaire, parce que ce sont des juges très éclairés sur une partie des choses qui constituent le mérite personnel. Ce désir général de plaire produit la galanterie, qui n'est point l'amour, mais le délicat, mais le léger, mais le perpétuel mensonge de l'amour » (EL, XXVIII, 22).

Puis, approfondissant sa présentation de l'époque féodale, des duels, des combats entre champions, Montesquieu ajoute: « De là naquit le système merveilleux de la chevalerie (...) De là encore, dans nos romans, la galanterie fondée sur l'idée de l'amour, jointe à celle de force et de protection [...] Ainsi naquit la galanterie, [...] Nos romans de chevalerie flattèrent ce désir de plaire, et donnèrent à une partie de l'Europe cet esprit de galanterie que l'on peut dire avoir été peu connu par les anciens » (EL, XXVIII, 22).

¹ Ce texte est un développement, non publié, de l'ouvrage *De la valeur à la norme*, rédigé avec C. Dubois et publié aux Editions De Boeck, en 2019. Nous tenons à remercier les nombreux collègues qui ont échangé avec nous, de vive voix ou par mail, tout au long de notre travail.

² Montesquieu n'était pas le premier à faire état de ces observations. Hume aussi à la même époque (Raynaud 2010). C'était donc un sujet de discussion au sein de l'élite intellectuelle à Londres.

Les salons français, les femmes et la politesse

Montesquieu a compris que c'est **l'influence des femmes** qui a changé beaucoup de choses en France³. « La nature répare tout. Elle nous a donné une vivacité capable d'offenser, et propre à nous faire manquer à tous les égards; cette même vivacité est corrigée par la politesse qu'elle nous procure, en nous inspirant du goût pour le monde, et surtout pour le commerce des femmes (EL, XIX, 6) [...] La société des femmes gâte les mœurs, et forme le goût: l'envie de plaire plus que les autres établit les parures; et l'envie de plaire plus que soi-même établit les modes » (EL, XIX, 8).

De tels extraits impressionnent tout lecteur de *l'Esprit des Lois*. Dans un ouvrage marqué d'une très grande érudition sur les coutumes juridiques et multipliant les réflexions approfondies de science politique où Montesquieu croise le fer avec Aristote, Machiavel, Hobbes et Spinoza, on ne s'attendrait pas à y découvrir des lignes sur le raffinement des mœurs, l'art de la conversation, le goût de la compagnie des femmes, que l'on soit à la Cour de Versailles ou dans les salons parisiens⁴, comme celui de Mme Tencin que fréquentera Montesquieu (Cravieri 2003).

Et si en France, les manières sont « polies » et « galantes », ce n'est pas le cas en Angleterre où les relations humaines sont moins raffinées, plus dures. Le critère qui les oppose est la place du travail. La France connaît « l'oisiveté », qui ne doit pas être comprise au sens moral: le mot veut seulement signifier que les classes supérieures ne travaillent pas.

En France, « l'oisiveté fait naître la politesse » Par contre, « les Anglais sont occupés: ils n'ont pas le temps d'être polis [...] Comme on serait toujours occupé de ses intérêts, on n'aurait point cette politesse qui est fondée sur l'oisiveté; et réellement on n'en aurait pas le temps » (EL, XIX, 27 et *Pensées*, 1428 [780])⁵.

La « politesse » française est le leitmotiv qui caractérise les conduites des classes supérieures en France. Il y régnait avant la Révolution une « douceur de vivre » comme le rappellera encore Talleyrand au début du siècle suivant⁶.

Un fait attire beaucoup l'attention de Montesquieu: le dîner. C'est une institution française : on se reçoit, on y brille par la conversation. Rien de tel à Londres. « Comment les Anglais aimeraient-ils les

³ Cravieri (2003) a montré l'influence capitale des Salons tenus par les femmes, qui dès le XVII^{ème} siècle, sous Louis XIII, feront évoluer la langue française: ce sont elles qui « inventeront » le français que l'on parlera alors et qui amèneront les hommes à cette délicatesse de l'expression, et ainsi à se socialiser en hommes "sociables" (le mot « sociable » se trouve chez Montesquieu, EL, XIX, 6). Sur le monde des Salons, on peut également consulter Lilti (2005) et Raynaud (2013).

⁴ Montesquieu n'était qu'un robin, appartenant à la noblesse de robe, la noblesse seconde par rapport à la noblesse d'épée, ayant la connaissance du droit pour arme face à la noblesse militaire. La Cour de Versailles était réservée à la très haute aristocratie (la haute noblesse d'épée et certains robins devenus ministres) qui avait eu en outre le privilège d'être « présentée ». Les intellectuels comme Montesquieu ne pouvaient briller que dans les Salons, notamment parisiens, qui sont devenus le pôle culturel opposé à Versailles.

⁵ Nous devons à Ph. Raynaud (2013) le relevé des citations de Montesquieu (extraites de ses *Pensées* et de ses *Notes de Voyages*) rapportées dans cette section, ainsi que leur analyse. Pour les références paginales, l'édition des *Pensées et des Voyages* de Montesquieu est celle de la Pléiade, 1949). Nous avons fait figurer en plus, entre crochets, les références de l'édition à laquelle renvoie Raynaud.

⁶ « Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789 ne sait pas ce que c'est que la **douceur de vivre** » a dit Talleyrand à Guizot.

étrangers ? Ils ne s'aiment pas eux-mêmes. Comment nous donneraient-ils à dîner ? **Ils ne se donnent pas à dîner entre eux** »⁷.

Derrière l'observation, l'interprétation sociologique: les manières françaises tiennent à la structure politique de l'Etat alors que le marché impose sa marque sur les relations humaines en Angleterre. Il y a là une intuition capitale, à l'origine de toute une tradition intellectuelle cherchant à comprendre les différences entre les deux pays à travers le couple Etat/Marché (Muchembled 1992, Rosanvallon 1989). En France, l'influence de l'Etat est première: « le gouvernement absolu produit l'oisiveté; et l'oisiveté fait naître la politesse » (*EL*, XIX, 27)⁸.

Comme le dit Ph. Raynaud (2013), commentant ces textes de Montesquieu: « les Français sont polis, parce qu'ils doivent plaire à leurs supérieurs ». Le principe hiérarchique⁹, consubstantiel à la monarchie d'Ancien Régime, est la source de cette déférence, et donc de la politesse. Mais simultanément, Montesquieu en voit immédiatement la face moins glorieuse: « La différence des Anglais et des Français. Les Anglais vivent bien avec leurs inférieurs et ne peuvent soutenir leurs supérieurs. Nous nous accommodons de nos supérieurs et sommes insupportables à nos inférieurs » (*Pensées*, 1434 [781], La Pléiade, vol 1, p. 1337). Et Raynaud ajoute sur la sociabilité française: « la hiérarchie des rangs se traduit par le comportement alternativement servile du courtisan, qui en fait une version distinguée du laquais » (!)¹⁰.

Toute autre est la dynamique du marché en Angleterre: « Comme on serait toujours occupé de ses intérêts, on n'aurait point cette politesse qui est fondée sur l'oisiveté; et réellement on n'en aurait pas le temps » (*EL*, XIX, 27), écrivions-nous plus haut. Les affaires réclament de rester en éveil: « Comme on ne s'aime point ici, à force de craindre d'être dupe, on devient dur » (Montesquieu, *Notes de Voyages sur l'Angleterre*, La Pléiade, vol 1, p. 879).

⁷ Montesquieu, *Notes de Voyages sur l'Angleterre* (La Pléiade, vol 1, p. 876-877).

⁸ Montesquieu lie la politesse française à l'existence d'une structure sociale monarchique: « Dans les monarchies, la politesse est naturalisée à la cour. Un homme excessivement grand rend tous les autres petits. De là les égards que l'on doit à tout le monde; de là naît la politesse, qui flatte autant ceux qui sont polis que ceux à l'égard de qui ils le sont; parce qu'elle fait comprendre qu'on est de la cour, ou qu'on est digne d'en être [...] Enfin, l'éducation dans les monarchies exige dans les manières une certaine **politesse**. Les hommes, nés pour vivre ensemble, sont nés aussi pour se plaire; et celui qui n'observerait pas les bienséances, choquant tous ceux avec qui il vivrait, se décréditerait au point qu'il deviendrait incapable de faire aucun bien » (*EL*, IV, 2).

⁹ Si au XVI^{ème} siècle, la structure sociale connaît encore une certaine fluidité (Caron 1977), des règles précises édictées sous le règne de Louis XIV figeront les hiérarchies, en partant des ducs et pairs, au sommet de la haute noblesse, immédiatement après la famille royale et les princes de sang.

¹⁰ Complétons ce tableau avec une remarque du père de Mirabeau qui verra dans la Cour de Versailles « une cascade de mépris » (!).

Politesse et liberté

Mais **politesse et liberté sont aussi liées**¹¹ par l'intermédiaire de l'exigence de distinction portée par l'honneur¹², et Raynaud conclut: « Tout cela est aussi lié au régime politique anglais, car si c'est bien le goût de la liberté qui entretient l'atmosphère de défiance, cette liberté-là est peu favorable à l'amitié et elle ne va pas sans une certaine **dureté de cœur**».

Et pour boucler la boucle, nous pouvons revenir au commentaire final de Raynaud sur l'analyse de Montesquieu: « les Français sont polis, parce qu'ils doivent plaire à leurs supérieurs, et donc, parce qu'ils ne sont pas vraiment libres, là où les Anglais sont honnêtes parce qu'ils sont libres, mais ont en contrepartie des manières moins raffinées que celles des Français ».

La déception qu'éprouve Montesquieu à l'égard des mœurs anglaises ne le pousse-t-elle pas trop loin lorsqu'il écrit: « Les Anglais ne sont presque jamais unis que par les liens de la haine et l'espoir de la vengeance » (*Pensées*, 1431 [1136]), faisant ainsi « de la haine et de la vengeance les ressorts principaux de la sociabilité anglaise » (Raynaud 2013) ?

Nous nous sommes arrêtés plus longuement sur cette analyse des manières car nous voulions faire découvrir aux lecteurs que la construction de ce nouveau concept de « manière » ne devient possible qu'avec le monde des Salons. Et de plus, elle nous montre un Montesquieu étonnant, non seulement juriste technicien, spécialiste du Droit ancien, et des Droits de nombre de pays du globe, mais aussi ethnologue de terrain grâce à ses discussions au sein des cénacles londoniens.

Bibliographie

BINOCHE, B., Montesquieu et la crise de la rationalité historique », in *Revue germanique internationale* [En ligne], 3 | 1995, mis en ligne le 06 juillet 2011, consulté le 01 mars 2017. URL : <http://rgi.revues.org/480>

CARON, M-T, 1977, *La société en France à la fin du Moyen Age*, Paris, PUF.

CRAVIERI, B., 2003, *L'Âge de la conversation*, Paris, Gallimard.

LILTI, A., 2005, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIème siècle*, Paris, Fayard.

¹¹ Comme l'écrit Spector (1998): « Il s'agit alors de dire que l'humeur sociable est compatible avec la liberté, abstraction faite de toute vertu ».

¹² « Mais ce n'est pas d'une source si pure que la politesse a coutume de tirer son origine. Elle naît de l'envie de se distinguer. C'est par orgueil que nous sommes polis: nous nous sentons flattés d'avoir des manières qui prouvent que nous ne sommes pas dans la bassesse, et que nous n'avons pas vécu avec cette sorte de gens que l'on a abandonnés dans tous les âges » (*EL*, IV, 2).

MUCHEMBLED, R., 1992, *Le Temps des supplices. De l'obéissance sous les rois absolus, XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin.

POCOCK, J., 1985, Virtue, Rights and Manners, in POCOCK, J., *Virtue, commerce, and History*, Cambridge University Press, 1985 (trad. fr. *Vertu, Commerce et Histoire*, Paris, PUF.

RAYNAUD, Ph., 2010, Montesquieu, Hume et la constitution anglaise, in *Annuaire de l'Institut Michel Villey*, 2, 2010, 167-182.

RAYNAUD, Ph., 2013, *La Politesse des Lumières. Les lois, les mœurs, les manières*, Paris, Gallimard.

RAYNAUD, Ph., 2013, Angleterre, dans *Dictionnaire Montesquieu* [en ligne], sous la direction de Catherine Volpilhac-Auger, ENS de Lyon, septembre 2013. URL : <http://dictionnaire-montesquieu.ens-lyon.fr/fr/article/1377670054/fr>

SPECTOR, C., 1998, *L'Esprit des lois* de Montesquieu : entre libéralisme et humanisme civique, in *Revue Montesquieu*, n° 2, 1998, 139-161.

SPECTOR, C., 2013, Coutumes, mœurs, manières, dans *Dictionnaire Montesquieu* [en ligne], sous la direction de Catherine Volpilhac-Auger, ENS de Lyon, septembre 2013. URL : <http://dictionnaire-montesquieu.ens-lyon.fr/fr/article/1376474087/fr>